

LE SECRET D'UNE TOMBE

QUATRIÈME PARTIE

LA JOLIE DENTELLIÈRE

— Bien placée, car on n'ira pas y prendre leurs aiglons.

Les deux jeunes gens s'enfoncèrent à une centaine de mètres dans la caverne ; mais ils commençaient à se trouver dans l'obscurité, et, si intrépides qu'ils fussent, ils jugèrent prudent de ne pas aller plus loin.

Un bruit sourd arrivait jusqu'à eux : ils n'eurent pas de peine à deviner que ce bruit provenait d'une chute d'eau dans la rivière souterraine.

— Mon cher Prosper, nous reviendrons, dit Lucien.

— Oui, certes, et avec des torches.

— Et même avec une pioche, un pieu, des cordes et une échelle, en cas de besoin.

— Une nouvelle exploration, pour notre compte.

— Qui sait si nous ne ferons pas une importante découverte ?

— Cette caverne, évidemment ignorée, en est déjà une.

— En effet, et n'aurions-nous qu'elle à explorer...

— Seulement, mon cher Lucien, nous nous ferons accompagner de deux ou trois solides gaillards, sachant manier les avirons ; tu vois, j'ai déjà des ampoules aux mains.

— Mon ami, voilà les miennes, répondit Lucien, qui se mit à rire.

Ils sortirent de la caverne, passèrent à travers les rochers, en remarquant bien la ligne qu'ils avaient tracée, et allèrent reprendre les deux dames et M. Durfort qui les attendaient à deux cents mètres de l'endroit où ils étaient descendus.

On revint gaiement au château en parlant de la rivière souterraine, des aigles, de la caverne, de la chute d'eau et de l'excursion projetée.

— Vous êtes des triomphateurs, dit M. Durfort ; je suis né dans ce pays et je ne savais pas que cette caverne existât. Il est vrai, messieurs, que je ne suis pas ingénieur des mines. Quant à cette chute d'eau dont vous parlez, elle est certainement une des nombreuses sources qui alimentent le lac.

M. Durfort se chargea de trouver les deux ou trois hommes que les jeunes gens désiraient avoir pour les accompagner dans leur excursion, qui fut remise à trois jours.

Dès le lendemain soir, M. Durfort présenta à son fils et à Lucien trois solides montagnards, qui se montraient enchantés d'accompagner les deux jeunes gens.

On s'embarqua à huit heures du matin. Pour tout prévoir, on avait, dans un panier, des vivres pour la journée.

Dix minutes après, la barque pénétrait tranquillement dans la caverne.

On alluma deux torches et quand on ne fut plus qu'à une faible distance de la chute d'eau, qui, s'élançant d'un énorme trou béant tombait d'une hauteur d'environ trois mètres, on put juger que la caverne devait avoir près de trois cents mètres de profondeur.

Ce trou, duquel l'eau jaillissait, attirait l'attention des jeunes gens, et ils pensaient tous deux que s'ils avaient quelque chose à découvrir, il leur fallait entrer par cette porte ouverte devant eux, laquelle devait donner accès à une route souterraine.

On avisa, à trois ou quatre mètres de la chute d'eau, un endroit où l'on croyait pouvoir aborder facilement. Mais à trois mètres du bord, où l'on voyait une roche plate, qui semblait avoir été placée là comme la marche d'un perron, la barque échoua sur un fond de cailloux mêlés de sable.

Sans même avoir besoin de l'échelle en s'aidant seulement des aspérités des rochers, Lucien et Prosper arrivèrent au trou qui s'ouvrait dans la montagne ; il y entrèrent résolument. C'était, bien comme ils l'avaient supposé, une route souterraine, rocailleuse et montante, au milieu de laquelle l'eau coulait en cascade dans une ravine qu'elle avait patiemment et longuement creusée.

Après avoir fait une vingtaine de pas à l'intérieur, sous une voûte peu élevée, les ingénieurs revinrent à l'entrée et appelèrent leurs compagnons.

Ceux-ci commencèrent par leur passer l'échelle, puis, à l'aide d'une corde, les torches de résine, les outils et le panier de provisions ; ensuite, ils les rejoignirent.

La petite caravane se mit en route.

Bientôt la voie s'élargit. Les murailles entre lesquelles ils marchaient étaient formées de marbre, d'albâtre ; des veines métalliques révélaient aux deux ingénieurs la présence de flons, qui pourraient enrichir les industriels assez hardis pour les exploiter.

La galerie s'élargit encore. A présent, l'air ne manquait plus. Ils se trouvaient au milieu d'une colonnade, longue et irrégulière, de stalactites descendant d'une voûte haute comme celle d'une église.

A la lueur des torches, des blocs d'anthracite, de carbonate, jetaient des reflets scintillants.

Depuis qu'ils avaient pénétré dans les entrailles de la montagne, par cette route qui ne devait rien à la main des hommes, et heureusement aérée par de larges fentes entre les rochers, faisant l'office de bouches d'air, les deux amis calculèrent qu'ils devaient se trouver à environ six cents ou sept cents mètres au-dessus du niveau du lac de Casteljoux.

A présent, la fatigue se faisait sérieusement sentir, et l'on avait faim. Eh bien, on allait manger et, en même temps, se reposer pendant une heure.

On trouva facilement un endroit commode où l'on s'arrêta.

Les torches furent placées entre des pierres et les cinq hommes s'assirent autour du panier aux provisions de bouche. Outre les viandes froides, il y avait dans le panier du vin et de l'eau-de-vie. D'ailleurs, l'eau du ruisseau était excellente.

Reprenant leur route, ils avancèrent encore.

Mais bientôt Lucien, qui marchait toujours en avant, s'éclairant avec sa torche, s'arrêta brusquement, en poussant un cri rauque.

— Qu'as-tu ? qu'y a-t-il ? demanda Prosper.

— Regarde ! répondait Lucien.

De la main, il montrait la chose devant laquelle il s'était arrêté.

— Mais c'est un cadavre ! s'écria Prosper.

— Non, dit Lucien, ce n'est plus qu'un squelette.

XVIII

A la lumière des torches, les deux ingénieurs reconnurent un squelette d'homme. Ils ne pouvaient se tromper de sexe, le squelette ayant encore sur lui sa culotte courte de gros drap, bouclée au-dessus des guêtres de cuir, ses souliers à fortes semelles ferrées et sa veste ronde également de gros drap ; mais le vêtement, couvert de moisissures, pourri, en lambeaux, se déchiquetait, tombait en morceaux rien qu'en le touchant.

Sous l'action du temps, les chairs s'étaient peu à peu desséchées, de même que la peau, maintenant collée sur les os, s'était tannée ; des cheveux étaient encore adhérents au crâne, et le visage momifié avait conservé sa barbe en collier.

Mais, enfin, comment ce squelette d'homme était-il là ?

Lucien, la main sur son front, réfléchissait.

— Mon cher Prosper, dit-il, je crois avoir deviné. Tout indique que ce n'est pas à cette place que l'homme est mort ; son cadavre est venu de loin, entraîné par le torrent qui existait alors, nous en avons acquis la certitude. Or voici, je crois, ce qui est arrivé : porté par la rapidité du courant, le cadavre s'est arrêté entre ces deux roches et il s'y est trouvé tellement serré, que le courant n'a pu l'entraîner plus loin.

— Ça, c'est très bien, et tu dois avoir raison, répondit Prosper ; mais comment l'homme s'est-il trouvé dans le souterrain ?

— Je l'ignore, mon ami ; cependant nous pouvons être certains— et l'air qui nous arrive en est la preuve— qu'il existe sur la montagne de larges crevasses qui communiquent avec le souterrain ; peut-être n'aurions-nous pas à aller bien loin pour apercevoir, sinon le ciel, du moins un filet de lumière qui pénètre d'en haut dans les profondeurs de la montagne.

Dès lors, mon cher Prosper, nous sommes amenés à supposer que le malheureux était ou un voyageur ou un pâtre qui serait tombé dans un précipice, ou encore un contrebandier cherchant à échapper aux douaniers lancés à sa poursuite.

— Cela me paraît assez probable.

Le regard de Lucien s'arrêta de nouveau sur le squelette.

— Nous ne pouvons laisser ici les restes d'un être humain, dit Prosper.

— Nous informerons le maire de Casteljoux de notre lugubre découverte, et des mesures seront prises pour que ces ossements soient transportés dans le cimetière de la Commune.

— Oui, nous n'avons pas autre chose à faire.